



théâtre
de la
parole



CONTRE LE THEATRE DE TEMOIGNAGE (ou le dit THEATRE DU REEL)

Le témoignage du dominé sert à la culture générale du dominant.

Jacques RANCIERE

Hamadi

Analyse
Décembre 2024

Le témoignage du dominé sert à la culture générale du dominant.

Dans cette formule, Jacques Rancière dit l'essentiel. Il condense son raisonnement génial en quelques mots affutés, agencés avec une précision diabolique et ouvre sur pléthore de possibles pour la pensée.

Je pourrais donc clore cette analyse avant même de la commencer.

Que dire de plus en effet ? Comment dire mieux ? Contester quoi ? Dans ce que je lis de cette phrase, en ce qui me concerne, rien à redire et si peu à ajouter ! Moi qui me méfie de toute *adhésion*, pour qui être un *adhérent* en quelque matière que ce soit est du domaine de l'impossible, voilà qu'ici je me trouve à coller au plus près et entièrement à ce que dit le philosophe, sans restriction aucune. Peut-être parce que la moindre partie révélée et toutes les parties cachées que je devine de cette formule me touchent en plein. Comme acteur impliqué dans les champs de la littérature et du spectacle notamment, tout me renvoie à ce que j'ai pu vivre et constater dans mes pratiques et dans les pratiques et comportements autour de moi. Je maintiens donc que Jacques Rancière a dit l'essentiel. Je vais cependant me prêter au jeu de l'analyse en essayant de comprendre sa thèse complexe que nous prendrons ici comme base pour penser. Et pour tenter d'être le plus précis possible, c'est au champ du théâtre que nous nous référerons pour cadrer notre réflexion.

La citation met en scène un dominant et un dominé. A moins de jouer au naïf de service, nul ne peut prétendre ne pas saisir. Nous comprenons d'emblée de qui il s'agit. Remarquons que ce singulier renvoie à son pluriel. Plus même, il ne peut en être dissocié. Ce pluriel c'est le groupe, le *commun* que nous pouvons appeler avec plus de justesse *classe sociale*. Il y a donc une classe de dominants et une classe de dominés, même si bien sûr à l'intérieur de ces deux entités les dominations se distribuent de manière semblable entre *victimes* et *bourreaux*. Je sais que ces mots peuvent heurter les oreilles chastes des chèvre-choutistes qui aimeraient tellement que le vivre-ensemble s'impose à tous comme mot d'ordre indépassable. Contre l'idée bourgeoise de l'affligeante moyenne, où rien ne doit dépasser, où tout rapport de force social doit être recouvert d'une couverture d'ouate, je les maintiens ces mots et si j'en use et abuse, je ne m'en excuserai pas parce que je sais que cette manière d'imposer le silence fait partie des stratégies pour nier les rapports de domination. Ajouter ceci aussi -référence ici à l'immense sociologue marxiste Jean Ziegler¹ injustement oublié aujourd'hui- : parce qu'ils sont des outils d'émancipation face à l'ordre linguistique capitaliste notamment, les mots c'est comme les fusils ça se retourne !

Il y a donc un dominé et un dominant.

¹ Jean Ziegler, Retournez les fusils!, collection Points essais

Mais qui est ce dominé ? A l'instar d'un ouvrier qui pour vivre un peu mieux vend sa force de travail (c'est-à-dire son corps), le dominé dont on parle ici, séduit par le leurre tendu et auquel il succombe, pour *exister* un peu socialement et *culturellement*, pour ne plus rester derrière la voile opaque de l'invisibilité, en vient à se vendre lui-même, à monnayer (si peu) le récit de sa propre vie. Cette espérance consciente ou non se révèle toujours un mensonge et un piège tendu malgré tout l'arsenal de bonnes intentions que l'on peut déployer pour convaincre de la bonne foi de la démarche. Vendre son corps d'un côté, son être intime de l'autre, voilà à quoi le dominé est contraint dans cette relation. Le monde capitaliste, le dominant achète toujours au rabais, le mot est éloquent et sonne violent, avec l'espoir de faire *plus-value*, le dominé est un dominé au rabais, il ne vend pas, il brade ce qu'il est. Et les miettes qu'il peut éventuellement en tirer sont dérisoires et pour tout dire pathétiques.

Que fait ce dominé ? Il témoigne. En réalité, il ne témoigne pas de sa propre volonté, non. Il est sollicité pour venir témoigner. On me dira que le dominé peut refuser l'invitation. Il est vrai. Mais jusqu'à un certain point. Seulement dans une toute petite mesure puisque les rapports de classe (la parole, l'aura, la position sociale du dominant, ce que Bourdieu a défini comme capital économique, culturel, symbolique...), penchent d'un côté de la balance et brisent l'équilibre de façade. Dans cette relation et dès son engagement les dés sont pipés et les modalités de la création viciées. Une fois sollicité, le dominé n'est plus le sujet de son histoire (la grande comme la petite). C'est-à-dire qu'il est objectivé par la proposition. Il devient un objet. Dont les circonstances vont user et qu'elles vont utiliser à des fins qui viennent du dominant et lui conviennent.

Si je suis le témoin d'un accident, je ne le subis pas, je ne l'éprouve pas, je n'en mesure sur moi aucun effet physique ou psychologique au premier chef, je suis à l'écart, posé sur le trottoir pendant que l'accident se déroule sur la chaussée. Comme le témoin d'un accident donc, le dominé dont on parle regarde, observe, voit, décrit quelque chose qui se déroule en dehors de lui. Paradoxe immense et pourtant réel, ce dominé parle de lui mais il est contraint de n'en faire qu'une parole à distance comme si au fond, marionnette manipulée de main de maître, elle, cette marionnette, ne dit, n'exprime, ne fait émerger de son monde que ce qui agrée, ce qui est agréable donc à l'oreille et au regard du dominant. Par ailleurs, et c'est probablement là sa raison et son objectif premier, cette mise à distance est de celles qui empêchent les engagements et les luttes. De classes.

Parce qu'il ne juge pas mais rend compte de, parce qu'il décrit et n'évalue rien, parce qu'il ne dresse aucun procès-verbal ni ne donne son point de vue (dont par ailleurs personne ne veut) et parce qu'enfin il ne fait qu'assembler les données pour que d'autres puissent juger, le témoin témoigne. De lui, de sa vie, de ses expériences, de ses attaches, de son histoire, de

ses aspirations mais il ne décide de rien, il subit. En bref et pour clore, cette fonction, cette position et, pour parler théâtre, ce rôle dévolu au dominé ne fait jamais de lui un acteur de sa vie mais seulement un spectateur immobile. Jeu de dupes.

Et le dominant quel est-il ?

Le dominant il n'y a pas grand-chose à en dire, il domine voilà tout. Et il sait qu'il domine. Il n'ignore pas qu'il domine parce qu'il se sait assis sur une manne volée à la majorité c'est-à-dire à tous les dominés. La domination est toujours juchée sur le fruit d'un vol comme les roitelets de basse-cour sur leur tas de fumier. La domination le sait, l'assume et c'est ce qui lui donne un coup d'avance dans la lutte. Cette position d'usurpateur de la force de travail, des richesses, du bonheur, des imaginaires de tous les *autres*, les *petits*, les *quidams*, ceux de la masse..., lui donne du pouvoir et, conséquence, le droit (le pouvoir et le droit sont intimement liés) de *décider* et *d'accueillir* (ah ! le fameux accueil !!!) la parole du dominé.

On pourrait cependant et légitimement se poser la question de pourquoi le dominant aurait besoin de solliciter le témoignage du dominé. La réponse qu'en donne Rancière c'est pour assouvir un besoin, un désir, un habitus... de *culture générale*. J'entends. Le dominant aime qu'on le voie, qu'on l'entende, qu'on le reconnaisse comme cultivé. Cette culture, même approximative, grossière, aux contours limités, snobinarde et prétentieuse, il veut qu'on l'en reconnaisse *détenteur* comme il est détenteur de titres en bourse. Reconnaissance entre pairs dominants de la culture comme outil de domination. La culture, ça leur sert avant tout à ça. Installer leur suprématie de classe. Notons tout de même que s'il se met en position de demandeur, le dominant ne restera jamais longtemps dans cette posture. Parce qu'il sait que l'invitation faite ne pourra pas être refusée, très vite il décidera de tous les éléments de l'équation. Et si d'aventure, et par extraordinaire exception, un dominé osait refuser l'invitation qui lui est faite à venir témoigner, voilà le dominant pris de fureur devant ce manque de reconnaissance due à tout seigneur qui daigne vous solliciter.

Dans cette proposition faite, il faut tout d'abord signifier que nous sommes entre gens *civilisés* (attention, les barbares sont partout), entre gens de *bien* (encore la possession !), alors mettons en place la civilité, la politesse, l'harmonie... Optons pour le geste feutré, le mot jamais plus haut qu'un autre, le débat plutôt que le pugilat, tout cet arsenal (parce qu'il s'agit de guerre menée) investi et utilisé pour amoindrir les chocs, les enrober dans des modes, des formes, des codes d'une vie bourgeoise pépère. Et alors, le dominant sera au juste endroit (ayant le droit) de faire accoucher le dominé de sa propre vie (la fameuse maïeutique comme outil de domination). Aucune réflexion ni production socio politique sur ce monde de la domination donc, surtout pas, non... Juste tout ce qui ressort du décor. Du décor encore et du décor seulement. Le décorum est argument de pouvoir ! Et donc il suffit !

Si le fait d'enranger de la culture générale (oui, ici on engrange, on entasse, on thésaurise, on accumule), est presque un but en soi, il me semble que l'acte ici proposé prend en outre et intrinsèquement un visage mortifère : assourdir les histoires des dominés, les invisibiliser en édulcorant leurs contenus et leurs portées, les folkloriser jusqu'au mépris de classe, les colorer de pittoresque pour s'en amuser, en souligner l'exotique pour rétablir les hiérarchies entre nous et eux, faire taire tout contenu revendicatif même léger, silencier (néologisme euphémisant pour ne pas dire la violence de cette réduction au silence), faire ravalier les mots dans leur âpreté, étouffer dans l'œuf les revendications et les rébellions éventuelles par leur mise en scène et couper net au discours du dominé. Pour le dire autrement, cette machinerie, sous couvert de *participation des publics*, de *proximité d'avec le monde du peu*, d'écoute des *pauvres* et des *minorités* (en oubliant que ce sont les mêmes), d'ouverture à la *diversité* (ah que c'est drôle), et autres balivernes, fait machine de domestication du récit dominé, de sa dévitalisation, puis de sa consommation temporaire avant sa déjection.

En vérité, et ils l'ignorent eux-mêmes, les dominants ne sont eux-mêmes que les *témoins de leur propre réalité* qu'ils veulent plier absolument à ce qu'ils en pensent et à comme ils la veulent. Avec suffisance, ils décrètent que cela leur suffit. Grand bien leur fasse.

Et le théâtre alors ?

Parce qu'il ne comprend pas que tout dominé est pris au piège de son propre témoignage, le théâtre dit du réel fait exactement cela : domestiquer, dévitaliser, consommer puis jeter ! Voilà le réel objet du théâtre du réel. Et tout ce que nous avons dit jusque-là peut lui être servi et resservi en plein. Avec une prétention et une morgue aristocratique, ce théâtre se targue aujourd'hui d'une légitimité octroyée par le *réel* sans que jamais ne soit définie cette chose-là. Qu'est-ce que le réel ? Qu'en savent-ils les metteurs en scène qui s'emparent de la parole des uns et des autres ? Suffit-il de faire *un voyage d'étude* et *d'immersion* à Lampedusa pour être dans le réel de ces tragédies que sont les migrations ? Pour en saisir la réalité ? Suffit-il de rencontrer des prostituées et de *collecter* (pauvre mot mis à toutes les sauces) leurs histoires, pour que quelque chose de politique se dise sur cet autre esclavage dans le monde capitaliste ... Faire parler, écouter et tenter une restitution des récits, est-ce cela le réel ? Qui peut affirmer que tel récit est *véridique* ? Qui peut attester que telle histoire rapportée est de l'ordre de la chose vécue ? Qu'est-ce que le réel ? Est-ce que ça a à avoir avec une réalité historique circonstanciée, située et pour une part vérifiable ? Mais même dans ce cas, rien n'est réel pour autant puisque, pour exemple, ce que l'on appelle la légende pourrait se retrouver dans les mots qui précèdent : un fond de véracité, parfois vérifiable et qui est vraisemblable.

Si l'on interroge les trois termes de cette proposition, *théâtre-du-réel*, nous pourrions peut-

être avancer que ce théâtre (discipline et matière littéraire) aurait pour vocation, pour objectif, pour fonction de parler de, de dire, d'exprimer (expression) le réel et d'en extraire quelque chose qui, à le goûter nous ferait dire : Ah tiens c'est du réel ! Il me souvient de la pièce *Les Paravents* de Jean Genet (sur la guerre d'Algérie) et de son roman sur la cause palestinienne. Jean Genet n'a pas fait la guerre d'Algérie et n'a pas été bombardé dans les territoires palestiniens sous occupation, mais ses deux œuvres disent autant si pas plus sur ces deux mondes que n'importe quel témoignage ! Dario Fo n'a pas travaillé en usine. Sa vision du monde ouvrier dans ses luttes contre le patronat n'a pourtant rien à envier au réel (supposé) de la condition ouvrière. Plus, il épaissit, il condense, il fortifie ce monde-là. Avec lui cette cause-là se trouve augmentée !

Or, que savons-nous du réel ? Du nôtre comme de celui des autres ? Si peu. Parce que le *réel vécu* n'est pas le réel observable qui n'est pas le *réel observé*. En vérité, chacun d'entre nous est pris dans un entrelacs de modes, de temps, d'espaces divers et nombreux qui tous se mêlent, se jouxtent, s'éparpillent pour dire quelque chose, peu, du monde et de nos vies. Les récits que l'on peut faire de nos histoires sont toujours approximatifs, tangent souvent entre vrai et faux, passé et présent, oubli et réinvention. En tout cas, ils ne portent jamais le sceau de la *réalité* mais, parfois, heureuse coïncidence, celui de la *vérité*.

Cette chose-là, au fond, ne concerne-t-elle pas le théâtre et seulement lui-même ? Cette chose-là étant de créer tout à coup un type, une modalité nouvelle, une variété, une nouvelle sorte de théâtre ne concerne-t-elle pas seulement les gens du théâtre ? Le réel n'est pas dans les murs, il n'est pas normé par des codes (une scène, des éclairages, des temps de représentation... de tout cela le réel n'a cure. Le réel n'a pas de code et le ramener à la maison théâtre est une bêtise ou, pire, une méconnaissance profonde de ce qui fait le théâtre.

Le théâtre est toujours préoccupé par lui-même, il se complaît dans le discours sur lui-même et c'est une vertu. Mais en vase clos c'est une catastrophe. Parce que l'enclos vaseux occulte le comment des gens du *réel*, des *petites gens* donc, le comment ils pensent, disent ou ne disent pas leur vie en dehors de toute *théâtralité*. Quel est ce présupposé que *le théâtre* (comme la démocratie) *c'est pour tout le monde* ? Quelle est cette croyance (voire superstition) que le théâtre peut rendre compte du réel ? De quoi est fait cet aveuglement à ne pas saisir que ce présupposé lui-même ignore les dominés qu'on invoque pour dire le réel (qu'on suppose leur), leurs manières de dire, leurs temps pour dire, leurs références culturelles, d'oralités ou d'écrits autres que le répertoire habituel que porte le théâtre dit occidental. Peut-être que pour les dominés l'interrogation sur leur vécu ne passe pas nécessairement par le théâtre ou par une autre discipline artistique d'ailleurs. Peut-être que l'affirmation d'un monde, d'une vie dans ses trajectoires et déroulements se passe ailleurs, par d'autres voies, plus secrètes, d'un autre

genre d'expression ? Pourquoi ne pas les interroger ces voies ? Pourquoi d'emblée décider que le réel c'est au théâtre que cela se passe ?

Parce qu'il manque toutes ces questions et parce qu'il manque les dominés dans toutes leurs complexités, ce théâtre manque le réel prétendument son objet. Le théâtre du réel est un discours du théâtre sur lui-même et cela lui suffit. Grand bien lui fasse !

On ne peut pas ne pas remarquer aussi que cette notion de théâtre du réel est à son apogée avec les années deux mille, en pleine essor de la pensée libérale et capitaliste triomphante et, comme l'I Phone 15 a chassé l'I Phone 14, il fallait d'une certaine manière recycler l'ancien théâtre dit populaire ou militant des années autour de 68 (lui-même issu des décolonisations), qui interrogeaient la lutte des classes et dont les figures majeures sont Armand Gatti et Augusto Boal notamment. Et je ne peux personnellement m'empêcher de penser que ce théâtre du réel a chassé l'ancien théâtre militant et qu'il l'a vidé de toute substance subversive. Ne reste alors qu'étalage nombriliste, psychothérapie de bazar, récits de vie banals et sans consistance universelle... Ne reste que le quart d'heure de gloire individuelle pour les acteurs et de *prestige* pour certaines maisons théâtrales qui ne s'honorent pas à donner dans ce genre de consommation. Ne reste que le plaisir solitaire de soi avec sa petite vie. Pour certains cela suffit. Grand bien leur fasse !

Nous ferons remarquer à ce point de notre bafouille que les spectacles montés à partir de témoignages, veine dont certains théâtres font spécialité et construisent leur renommée, n'ont pas comme « témoins » des chefs d'entreprise, de grands médecins, des banquiers... c'est le plus souvent les classes populaires qui sont appelées à la barre : Un vendeur de frites, un réfugié, un rescapé du génocide rwandais, un enfant adopté, une vieille femme du monde populaire, un rescapé de la guerre, un ancien jeune SDF, etc. J'insiste lourdement : Le dominant ne témoigne pas, le dominant se cultive nous dit Rancière. Son objectif n'est pas dans l'écoute réelle (qui serait d'entendre par exemple le besoin de changement dans les conditions de vie du témoin) mais dans une vampirisation du témoignage aux propres fins d'en tirer bénéfice. Le dominant se cultive donc en faisant témoigner le dominé. Du point de vue du dominant, le témoignage du dominé est un outil pour juger le contenu parce que le jugement est réservé au dominant. Dans cette situation, il s'agit donc d'un échange inégalitaire.

Pour terminer, je reviens à la formule de Rancière. Dans cette phrase un mot n'a pas encore été évoqué. Je le relève ici brièvement : le verbe *servir* ! Le témoignage du dominé sert à la culture générale du dominant. Quel autre verbe choisir en effet qui dirait mieux que celui-ci les places dévolues à chacun : le dominé est au service du dominant. Le premier sert. Le deuxième est servi !

Comme il y a des arabes de service et des nègres de maison dans la vie, au théâtre, il y a des dominés de maison.

Je sais que d'aucuns crieront haro sur le baudet, diront que je divague et que ma radicalité coutumière m'aveugle et m'empêche de penser juste, entendez de penser dans le strict respect de la doxa, la parole unique du monde bête à manger du foin qu'est la bourgeoisie capitaliste dominante.

A ceux-là, je réponds sans malice :

Je persiste... Et je tire la langue pour ne pas dresser le majeur...

En guise de conclusion provisoire...

1. Un théâtre digne de ce nom devrait débusquer les rapports de domination que la société entretient avec les classes dominées et tenter de proposer un chemin de changement : Remplacer donc le Théâtre du Réel par le Théâtre de confrontation !

2. Parce que les oppresseurs n'ont fait que changer de masque, l'ancien théâtre militant né des luttes anticoloniales et anti-impérialistes devrait aujourd'hui inscrire son action dans les rapports inégalitaires que les sociétés modernes instaurent avec leurs minorités.

3. Soit le théâtre a sa place à prendre dans les luttes à venir, soit il faudra sans regrets se passer de lui²

² In Olivier Neveux, Contre le théâtre politique, éditions La Fabrique

